



HAL
open science

Vénus et les protozoaires : représentations de la génération spontanée dans la littérature du XIXe siècle

Juliette Azoulai

► **To cite this version:**

Juliette Azoulai. Vénus et les protozoaires : représentations de la génération spontanée dans la littérature du XIXe siècle. Anais do V Encontro Internacional UFES/ Université Paris-Est, 2015. halshs-01341857

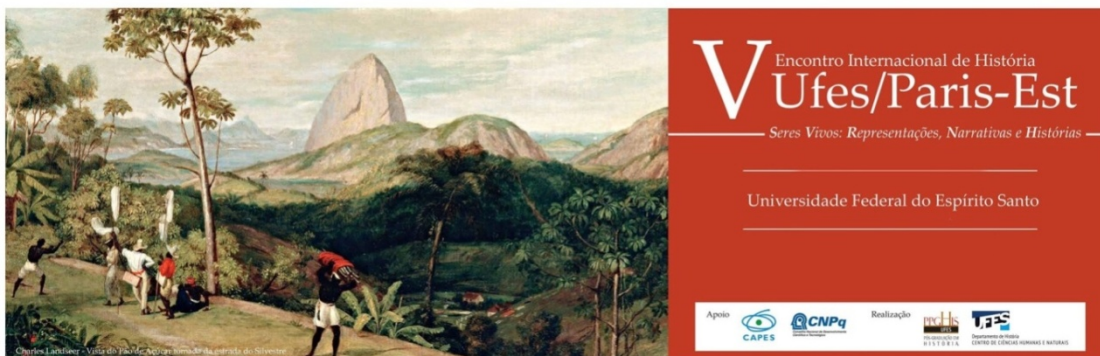
HAL Id: halshs-01341857

<https://shs.hal.science/halshs-01341857>

Submitted on 17 Aug 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



VÉNUS ET LES PROTOZOAIRES : REPRÉSENTATIONS DE LA GÉNÉRATION SPONTANÉE DANS LA LITTÉRATURE DU XIXE SIÈCLE

Juliette Azoulai
Université Paris-Est UPEM

En avril 1864, Louis Pasteur lors d'une grande conférence en Sorbonne clôt un débat qui l'oppose depuis cinq années au savant rouennais Félix-Archimède Pouchet, sur la question de la génération spontanée. Félix-Archimède Pouchet affirmait en effet dans son traité intitulé *L'Hétérogénie* la possibilité de produire en laboratoire le développement de micro-organismes « dénué[s] de parents, et dont tous les éléments [...] ont été tirés de la matière ambiante⁹⁵ ». Pasteur triomphera de son adversaire, en réussissant à convaincre l'académie des Sciences, mais aussi le grand public, que le protocole expérimental de Pouchet est défaillant, et que celui qui se targue de produire des générations spontanées introduit à son insu dans ses cultures des germes extérieurs responsables de l'apparition du vivant. La conférence de 1864 s'adresse à un public large, et constitue un enjeu stratégique important pour Pasteur qui prétend marquer durablement l'histoire des sciences en portant « un coup mortel⁹⁶ » à une doctrine millénaire, sans cesse renaissante. Toutes les ressources de la rhétorique sont donc convoquées pour discréditer son adversaire ; l'une des tactiques utilisées plus particulièrement consiste à dénoncer une étrange collusion entre science et imagination, chez les tenants de la génération spontanée.

⁹⁵ F.-A. Pouchet, *Hétérogénie ou traité de la génération spontanée basé sur de nouvelles expériences*, Paris, Baillière et fils, 1859, p. 1.

⁹⁶ Louis Pasteur, « Des générations spontanées, conférence faite aux soirées scientifiques de la Sorbonne, le 7 avril 1864 », *Fermentations et générations dites spontanées, Œuvres de Pasteur*, édition établie par Louis Pasteur Vallery-Radot, Paris, Masson, 1922-1939, 7 vol., t. II, pp. 328-346, p. 342.

Ainsi Pasteur choisit-il, de citer, pour les brocarder, de larges extraits de Michelet, qui dans *La Mer* (1861), prenant parti pour la thèse de l'hétérogénie, décrit une génération spontanée à partir d'une goutte d'eau marine. La citation très poétique de Michelet permet ainsi d'assimiler le travail de Pouchet aux élucubrations chimériques des mages romantiques et de substituer ainsi à un concurrent scientifique sérieux un opposant plus facile à désarmer ; de fait, Pasteur met en scène dans son discours une réponse à Michelet :

Messieurs, moi aussi, pourrais-je dire, en vous montrant ce liquide : J'ai pris dans l'immensité de la création ma goutte d'eau, et je l'ai prise toute pleine de la gelée féconde, c'est-à-dire, pour parler le langage de la science, toute pleine des éléments appropriés au développement des êtres inférieurs. Et j'attends, et j'observe, et je l'interroge, et je lui demande de vouloir bien recommencer pour moi la primitive création ; ce serait un si beau spectacle ! Mais elle est muette ! Elle est muette depuis plusieurs années que ces expériences ont commencées⁹⁷.

« Ce serait un si beau spectacle ! », s'écrie Pasteur avec ironie. La génération spontanée est à n'en pas douter un vœu de poète, qui flatte la fantaisie humaine, mais la vraie science doit savoir faire la part du beau et du vrai⁹⁸. Ce propos de Pasteur trouve son fondement dans une tactique rhétorique assez sournoise qui vise à détruire son contradicteur, mais il a le mérite de souligner un fait d'ordre littéraire : à savoir la prédilection de nombreux auteurs, Michelet au premier chef mais bien d'autres encore, pour la thèse de l'hétérogénie. Il s'agit donc de comprendre comment la littérature de la seconde moitié du XIXe siècle s'empare des recherches sur la génération spontanée et de cerner l'imaginaire qu'elle développe à partir du motif scientifique de l'origine du vivant.

Si l'on prend le cas de Michelet dans *La Mer*, on ne peut qu'être frappé par la sexualisation de l'histoire naturelle. La mer « grande femelle du globe⁹⁹ », à « l'infatigable désir¹⁰⁰ » y est présentée comme une gigantesque matrice, à l'intérieur de laquelle les animaux (de l'infusoire à la baleine) sont comme des embryons dans le liquide amniotique. Sa rêverie sur le mucus marin, le caractère gélatineux de l'eau de mer, qui est « la substance animalisable¹⁰¹ » à partir de laquelle la vie peut surgir

⁹⁷ *Ibid.*

⁹⁸ Voir également la citation de Buffon par Pasteur : « J'avoue que rien ne serait si beau que d'établir d'abord un seul principe pour ensuite expliquer l'univers [...]. mais les gens sensés voient assez combien cette idée est vaine et chimérique... » (*Ibid.*, p. 334)

⁹⁹ J. Michelet, *La Mer* [1861], éd. J. Borie, Gallimard, coll. « Folio », 1983, p. 113.

¹⁰⁰ *Ibid.*

¹⁰¹ *Ibid.*, p. 117.

spontanément, est empreinte d'un imaginaire gynécologique évident : le mucus est bien la substance secrétée par une muqueuse, évidemment la muqueuse utérine ; et par capillarité de l'imaginaire maternel cette eau féminisée devient un lait¹⁰², comme l'indique le titre du chapitre « La mer de lait ». Cet imaginaire féminin de la mer chez Michelet a été souvent remarqué et la critique a notamment montré comment ce texte de Michelet entre en résonance avec un autre livre publié quelques années plus tôt, *La Femme*¹⁰³, dans lequel le féminin est désigné comme « cet autre océan ». Michelet s'inspire de la notice « Mer » du *Dictionnaire d'histoire naturelle*, dans lequel Bory de Saint-Vincent rattache ses considérations sur la mucosité de l'eau de mer à la sagesse du mythe antique de Vénus : « [...] l'antiquité, soulevant un coin du voile sous lequel se cache l'origine des choses appelait l'Océan le vieux père du monde et [...] elle fit sortir des flots la mère des amours qui donnent, propagent et perpétuent la vie¹⁰⁴. » De même Michelet lorsqu'il médite sur la génération spontanée à partir d'une goutte d'eau, rêve à la naissance d'un organisme au nom chargé de symboles : le « cheveu de Vénus », variété de fougère.

Qui peut prévoir, deviner, l'histoire de cette goutte d'eau ? – Plante-animal, animal-plante, qui le premier doit en sortir ?

[...]

Cette goutte, ce qui va en venir, sera-ce le fil végétal, le léger duvet soyeux qu'on ne prendrait pas pour un être, et qui déjà n'est pas moins que le cheveu premier né d'une jeune déesse, cheveu sensible, amoureux, dit si bien : cheveu de Vénus ?

Ceci n'est point de la fable, c'est de l'histoire naturelle. Ce cheveu de deux natures (végétale et animale) où s'épaissit la goutte d'eau, c'est bien l'aîné de la vie¹⁰⁵.

Ce souci de rattacher le discours de la science à celui du mythe caractérise donc aussi bien le discours scientifique de Bory que le discours littéraire de Michelet. Dans son article sur la théorie cellulaire, Canguilhem affirme, en s'appuyant sur l'analyse jungienne des archétypes de l'imagination : « les théories scientifiques, pour ce qui

¹⁰² Voir G. Bachelard, « L'eau maternelle et l'eau féminine », *L'Eau et les Rêves*, Paris, Corti, 1942, p. 155-180.

¹⁰³ Sur les rapports entre ces deux textes, voir Myriam Roman, « Nature et rythme (*La Mer*, *L'Amour*, *La Femme*) », *Michelet, rythme de la prose, rythme de l'histoire*, éd. Paule Petitier, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2010, p.147-157. Sur la thématique de l'éternel féminin dans *La Mer*, voir également Michel Serres « Michelet, la soupe », *Revue d'histoire littéraire de la France*, Paris, 1974, p. 775-802.

¹⁰⁴ *Dictionnaire classique d'histoire naturelle*, Paris, Rey et Gravier éditeurs, 1826, t. X, notice « Mer », p. 395.

¹⁰⁵ J. Michelet, *La Mer*, *op. cit.*, p. 117-118.

est des concepts fondamentaux qu'elles font tenir dans leurs principes d'explication, se greffent sur d'antiques images et nous dirions sur des mythes, si ce terme n'était dévalorisé aujourd'hui, avec quelque raison¹⁰⁶ ». Et il donne pour exemple le concept de plasma, qui sous des noms divers a fourni aux biologistes un principe d'explication des structures du vivant (concept continuiste auquel s'oppose le concept discontinuité de la cellule). Cette notion de « plasma », qui est très proche de la mucosité de Michelet et de Bory et qui est hérité du concept d'*Urschleim* (gelée primitive) du *Naturphilosoph* Oken, est très prégnant dans la pensée de la génération spontanée au XIXe siècle. Huxley, Haeckel penseront à partir des années 1860 l'apparition de la vie sur terre sous la forme d'un protoplasma, produit par génération spontanée à partir de la matière inorganique. Or voici ce qu'écrit Canguilhem à propos de ce concept : « ce plasma initial est-il autre chose qu'un avatar logique du fluide mythologique générateur de toute vie, de l'onde écumante d'où émergea Vénus¹⁰⁷ ? » On retrouvera un imaginaire très similaire dans le recueil de poésies de Jean Richepin, *La Mer*, publié en 1886 et notamment dans le poème intitulé « La Gloire de l'eau ». L'apparition des premières formes rudimentaires de vivant dans l'eau, à partir desquelles l'évolution des espèces a commencé, est racontée comme une naissance de l'amour :

C'est en elle, dans ses flots, Qu'est éclos L'amour commençant son ère Par l'obscur protoplasma Qui forma La cellule et la monère¹⁰⁸.

Richepin, très fidèle à la pensée de Haeckel, décrit ce que le biologiste allemand appelle l'archigonie, c'est-à-dire la génération spontanée à partir de la matière inerte d'une substance vivante primitive, le protoplasma, qui donnera naissance à des organismes sans organes (les monères). Celles-ci, à la racine de l'arbre de l'évolution, sont des cellules sans noyau à partir desquelles dériveront par différenciation les premières cellules. Mais l'éclosion de l'amour est une imagination du poète qui puise aux sources des « idées originelles¹⁰⁹ » de la mythologie antique. L'introduction du thème lyrique de l'amour instaure ainsi une sexualisation du phénomène de la génération spontanée – l'eau devenant l'entremetteuse d'un accouplement chimique entre les éléments :

¹⁰⁶ G. Canguilhem, *La connaissance de la vie*, Paris, Vrin, 1965, p. 99.

¹⁰⁷ *Ibid.*, p. 100.

¹⁰⁸ J. Richepin, *La Mer* [1886], Paris, Charpentier et Fasquelle, 1896, p. 326.

¹⁰⁹ Le concept d'idée originelle (*Urdee*) est emprunté à la philosophie des sciences de L. Fleck dans *Genèse et développement d'un fait scientifique* [1935], trad. française, éd. Les Belles Lettres, 2005.

Des corps simples à la cellule, à la monère,
Par quels chemins passa la substance ternaire,
Puis quaternaire, pour s'albuminoïder
Et s'agréger, vivante, on n'en peut décider. [...]
Mais un point lumineux dans cette ombre douteuse,
C'est que de ces hymens l'eau fut l'entremetteuse,
Et qu'il fallut son lit ouvert à tous les vents
Pour engendrer enfin les premiers corps vivants¹¹⁰.

Ce qui est pensé par Haeckel comme un pur phénomène chimique de catalyse devient ainsi dans l'imaginaire lyrique de Richepin un acte sexuel. Pour Richepin l'homme descend moins du singe que de la monère :

[...]ce point
Perdu sous la mer primitive
Où jadis mécaniquement
Se forma la cellule active
Par un chimique accouplement¹¹¹.

La rime « mécaniquement/accouplement » exprime ainsi un paradoxe : ce qui est objectivement la formation dans des conditions physico-chimiques particulières de combinaisons albuminoïdes puis de plasma est relié à un fantasme de nature sexuelle. Cette tendance est d'ailleurs pointée par la critique contemporaine de Jules Lemaître, qui s'en offusque :

La préoccupation des gestes et des attitudes de l'amour physique est chez lui une véritable obsession. Tout, dans l'univers, prend à ses yeux des aspects priapiques. [...] Cela rappelle la manie de Bouvard et Pécuchet qui, étudiant certains cultes hardis de l'antiquité, voient, partout des symboles obscènes, et jusque dans les brancards des charrettes normandes. [...] L'univers tout entier lui apparaît, non pas même comme un musée secret, mais comme une maison Tellier¹¹².

Il est peut-être réducteur de voir dans la poésie de Richepin le simple reflet d'une obsession singulière de l'auteur. On remarque ainsi que les travaux de Félix-

¹¹⁰ J. Richepin, *op. cit.*, p. 327.

¹¹¹ *Ibid.*, p. 333.

¹¹² Lemaître, *Les Contemporains : études et portraits littéraires*, 3^e série, Paris, Lecène et Oudin, 1887, p. 335-336. L'expression « maison Tellier » est une allusion à la maison close normande inventée par Maupassant dans une nouvelle éponyme de 1881.

Archimède Pouchet lui-même sur la génération spontanée ne sont pas sans lien avec ses recherches précédentes en gynécologie. En effet avant de publier *L'Hétérogénie* en 1859, Pouchet a publié en 1847 une *Théorie positive de l'ovulation spontanée et de la fécondation des Mammifères et de l'espèce humaine* – livre cité de manière élogieuse par Michelet dans *L'Amour* (1859). Ainsi comme on le voit à la lecture des titres des travaux de Pouchet, l'idée de spontanéité se maintient d'un traité à l'autre : dans le premier, il décrit l'ovulation spontanée et régulière chez la femme en l'absence de tout acte sexuel (il est le premier à faire cette découverte, car jusqu'alors l'ovulation était pensée comme dépendante du coït et du spasme censé l'accompagner) ; dans le deuxième il étend ce principe aux infusions riches en molécules organiques, dans lesquelles pourraient se former spontanément des microorganismes sous forme d'oeufs. La thèse de la génération spontanée est donc intimement liée chez son principal défenseur à une réflexion sur le sexe féminin. Or tout lecteur des travaux gynécologiques de Pouchet fait ce constat fascinant et inquiétant, formulé par Jean Borie :

La fécondité de la femme est permanente, régulièrement et infiniment régénérée, essentielle, autonome, indépendante de l'intervention masculine qui ne peut qu'activer, que réaliser une fertilité latente qui préexiste et se renouvelle inlassablement de la puberté à la ménopause¹¹³.

La littérature pointe ainsi une proximité entre la question de la génération spontanée et l'idée d'une autonomie du féminin dans la création de la vie. L'Océan, vieux père du monde, n'a dès lors plus sa place ; seule la mer-mère ou encore Vénus (autre nom du protoplasme) est la source de toute vie : le visage de l'être originel devient un sexe féminin, le mâle quant à lui s'avérant superflu. La biologie spontaniste se relie à un imaginaire castrateur. Est-il étonnant dès lors que Jarry dans son étrange roman *Le Surmâle* (1902), consacré à la question de la performance sexuelle masculine, nomme le savant naturaliste censé être le témoin des exploits du surmâle, *Bathybius*, du nom que Huxley donna à ce qu'il croyait être la gelée primordiale, source de toute vie ? Le nom de ce savant, comme le précise Jacques Noiray, est « une indication de sa nullité¹¹⁴ » : non seulement parce que l'existence du Bathybius s'est révélée rapidement être une fausse découverte (il ne s'agissait en fait d'un simple précipité chimique et non d'une substance vivante) mais aussi parce

¹¹³ J. Borie, *Mythologies de l'hérédité au XIXe siècle*, Paris, Galilée, 1981, p. 39.

¹¹⁴ J. Noiray, « Éros, machines et modernité 1900 : l'exemple du *Surmâle* », *Dieu, la chair et les livres. Une approche de la décadence*, dir. S. Thorel Cailleteau, Paris, Champion, 2000, p. 273.

que ce nom désigne un protoplasme amorphe, une substance molle donc, par définition bien étrangère aux prouesses érotiques du surmâle. Voici comment Richepin décrivait le Bathybius dans *La Mer* : « une larve plutôt qu'un être, une pâleur / encore plus qu'une larve, une ombre clandestine / Semblable à du blanc d'œuf, à de la gélatine¹¹⁵ » Dès lors le docteur Bathybius apparaît bien comme le représentant de « la Science avec un grand S, ou plutôt [...] de la SCIENCE avec une grande SCIE¹¹⁶ », la scie désignant tout autant le radotage que l'instrument d'une émasculatation.

Mais bien avant Jarry, en 1861, au plus vif de la querelle entre Pasteur et Pouchet sur la génération spontanée, Champfleury fait paraître une nouvelle, intitulée « Les enfants du professeur Turck », qui croque avec ironie la figure du savant spontaniste en mari impuissant et cocu. En effet, le professeur Turck est au début de l'histoire un professeur d'anthropologie célibataire, qui donne à la faculté de Strasbourg des cours sur la reproduction humaine (enseignement interdit au public féminin). Lorsqu'il finit par se marier, toute la faculté ne bruit que des futurs enfants de ce spécialiste de la procréation : les enfants du professeur Turck doivent être les plus sains et les plus beaux. Mais le savant n'a que peu de temps à consacrer à sa femme, car il est sans cesse accaparé par de nouvelles recherches, sur la fécondation artificielle des animaux puis sur la génération spontanée, de sorte qu'au lieu de consommer le mariage, il passera son temps à lire « tout ce qui a été écrit sur la génération par les anciens et les modernes¹¹⁷ ». Champfleury dépeint ainsi un personnage burlesque de savant effrayé par la sexualité et qui trouve dans la science un exutoire à ses désirs inassouvis. On notera que cette figure du naturaliste en obsédé sexuel refoulé se retrouve dans le *Journal* des Goncourt, où Edmond raconte comment Mme de Girardin s'amuse à appeler l'entomologiste Émile Blanchard du Museum d'histoire naturelle « le pornographe des araignées¹¹⁸ ». Dans la nouvelle de Champfleury, on est frappé par le lien qu'instaure l'auteur entre le thème scientifique de la génération spontanée pour lequel se passionne le savant et les déboires de ce dernier. En effet, le professeur Turck est amené à s'intéresser à la question de la génération

¹¹⁵ J. Richepin, *op. cit.*, p. 327.

¹¹⁶ A. Jarry, *Le Surmâle* [1902], *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1987, t. II, chap. IX, p. 247.

¹¹⁷ Champfleury, « Les enfants du professeur Turck », *Revue fantaisiste*, 3^e livraison, 15 mars, 1861.

¹¹⁸ E. de Goncourt, 16 septembre 1887, *Journal. Mémoires de la vie littéraire*, éd. R. Ricatte, Paris, Robert Laffont, « Bouquins », 2004, t. III, p. 61.

spontanée par le biais d'un collègue, qui prétend être capable de faire naître un animal « de rien, sans père ni mère » et lui demande « d'assister à [s]es expériences » ainsi que de se porter garant de la « virginité des matières premières qu'[il] emploie ». Le terme de virginité n'est évidemment pas choisi au hasard par Champfleury, car ce dont le professeur croira être le témoin a toutes les apparences d'une conception immaculée. Turck écrira ainsi à sa femme :

Ma chère femme, tu vas comprendre pourquoi je ne suis pas encore à Strasbourg. Un fait immense, qui va révolutionner la science, se prépare. Et avec quoi cette révolution se prépare-t-elle ? Avec un peu de corail, de l'eau distillée et quelques rayons de soleil. J'ai rencontré une sorte d'alchimiste qui m'a initié à ses tentatives, et tous les matins nous fabriquons des êtres vivants. [...] Aucune supercherie n'est possible : les flacons sont hermétiquement fermés, je ne quitte pas mon homme une seconde, et j'habite prudemment son galetas, dans lequel je mange sans fermer l'œil, car il faut que je puisse répondre, sur ma réputation d'honnête homme, de la bonne foi des opérations¹¹⁹.

Ces flacons hermétiquement fermés dans lesquels apparaît la vie grâce à quelques rayons de soleil rappellent l'image de la virginité de Marie, formulée par la patristique – pénétrée et fécondée par l'Esprit divin sans être corrompue, comme le rayon de lumière passe au travers d'un verre transparent sans le briser. Or ce que Turck constate dans les flacons de son confrère, il en fera également l'expérience à la fin de la nouvelle dans le ventre de sa femme: celle-ci finissant par donner le jour à deux jumeaux, qui ressemblent étrangement au jardinier :

M. Turck, en sa qualité de savant, ne s'aperçut pas de ce détail ; mais plus d'une fois, penché sur ses livres, il cherchait à se rappeler quel mois, quel jour, quelle occasion l'avaient poussé à cette entreprise dont les deux jumeaux ne permettait pas de douter. Ne trouvant pas d'explication à ce phénomène, il le mit sur le compte de la génération spontanée, dont il fut dès lors un des plus enragés partisans¹²⁰.

Cet aveuglement du professeur Turck entre étrangement en résonance avec celui de Pouchet, tel que le dépeint Pasteur dans sa conférence de 1864. Pour mieux ridiculiser son contradicteur, Pasteur assimile les expériences de Pouchet à celle de Van Helmont au XVII^e siècle, qui prétendait démontrer la possibilité de faire naître des souris par génération spontanée dans un pot bouché à l'aide d'un linge et contenant du froment. Or l'hétérogénie défendue par Pouchet n'a plus rien à voir avec les théories de Van Helmont, dans la mesure où Pouchet affirme qu'elle ne concerne que la production d'œufs de microorganismes et non d'animaux entiers.

¹¹⁹ Champfleury, *op. cit.*

¹²⁰ Champfleury, *op. cit.*

Pourtant, d'après Pasteur, l'expérimentateur hétérogéniste, qui néglige de protéger son infusion des germes répandus dans l'air, « expérimente à la Van Helmont [...] laisse rentrer les souris dans le pot de linge sale, à son insu, et les proclame ensuite des générations spontanées¹²¹ ». Reprenant pas à pas les expériences de Pouchet, Pasteur indique alors théâtralement à l'assistance : « je vais vous montrer par où les souris sont entrées¹²² » – se campant alors en grand démystificateur d'une illusion puérile.

C'est à une opération de démystification bien plus violente qu'est convié le lecteur du *Jardin des supplices* d'Octave Mirbeau, à la suite de son narrateur, « homme à la figure ravagée¹²³ » par la révélation cosmique dont il a fait l'expérience en Extrême-Orient. Personnage quelque peu picaresque, le narrateur est au départ un jeune loup qui gravite dans les sphères de la politique avec peu de succès et qui décide de faire chanter un ami d'enfance, devenu un ministre corrompu. Pour se débarrasser de lui, ce ministre propose de lui confier une mission scientifique à l'étranger, grassement rémunérée, de recherche en embryologie :

Il s'agit d'aller aux Indes, à Ceylan, je crois, pour [...] y étudier ce que les savants appellent la gelée pélasgique, comprends-tu ?... et, parmi les gastéropodes, les coraux, les hétéropodes, les madrépores, les siphonophores, les holoturiers et les radiolaires...est-ce que je sais ?... retrouver la cellule primordiale... écoute bien... l'*initium* protoplasmique de la vie organisée...enfin, quelque chose dans ce genre¹²⁴...

Bien que le narrateur n'ait aucune compétence en embryologie, ce n'est pas un problème : après tout, « la science en a vu d'autres » et ajoute le ministre « l'embryologie, Darwin, Haeckel, Carl Vogt au fond, tout ça, ça doit être une immense blague¹²⁵ ! » Tout en se livrant à une charge contre la corruption du monde politique de la IIIe République, Mirbeau fait allusion de manière bouffonne à une question scientifique qui occupe vivement la pensée évolutionniste du dernier XIXe siècle : la recherche des monères, pour parler comme Haeckel¹²⁶, c'est-à-dire des premiers organismes vivants qui forment le maillon manquant entre la matière inerte et la substance animée.

¹²¹ L. Pasteur, « Des générations spontanées, conférence faite aux soirées scientifiques de la Sorbonne, le 7 avril 1864 », *op. cit.*, p. 335.

¹²² *Ibid.*, p. 337.

¹²³ O. Mirbeau, *Le Jardin des supplices* [1899], éd. M. Delon, Paris, Gallimard, Folio, 1991, p. 57.

¹²⁴ *Ibid.*, p. 97.

¹²⁵ *Ibid.*, p. 98.

¹²⁶ Cité à deux reprises dans *Le Jardin des supplices* (*ibid.*, p. 98 et p. 140).

C'est donc dans une quête des origines de la vie, apparue par génération spontanée au fond des eaux que se lance de bonne grâce le narrateur, fier d'incarner « le considérable savant qui allait violer les mystères, aux sources mêmes de la Vie¹²⁷ ». L'image du viol rejoint ici le fantasme sexuel rattaché au savoir biologique des origines ; et de fait, le narrateur accomplira un périple initiatique, de nature érotique, sous la conduite d'une femme, Clara, rencontrée dans le bateau à destination de Ceylan. Ce trajet initiatique le mènera finalement en Chine où, comme le lui avait promis Clara, il descendra « tout au fond du mystère de l'amour... et de la mort¹²⁸ ». Grâce à cette femme, il remontera à la « matrice de la vie » qui est aussi « matrice de la mort¹²⁹ ». Au baignoire de Canton, où Clara se plaît sadiquement à contempler les supplices des condamnés au milieu d'une nature luxuriante et édénique, le narrateur fera cette découverte d'ordre moral et métaphysique : « l'univers m'apparaît comme un immense, comme un inexorable jardin des supplices... Partout le sang, et là où il y a plus de vie, partout d'horribles tourmenteurs qui fouillent les chairs [...] avec des faces sinistres de joie¹³⁰ ». Le jardin chinois, lieu de prédilection de la femme fatale et qui rappelle (en le pervertissant) le motif féminin de l'*hortus conclusus*¹³¹, constitue ce point de retour à l'origine de la civilisation et de la nature, où coïncident la nature et la monstruosité, le délice et le supplice, la vie et la mort, la clarté et l'obscurité. La recherche de la gelée pélasgique à l'origine du vivant a donc abouti à la révélation de l'origine monstrueuse de la vie dans la loi universelle du meurtre. Les recherches sur la génération spontanée dans l'océan indien ont donc été supplantées par l'apprentissage d'une donnée ontologique fondamentale : l'enracinement du mal dans le principe même du vivant.

Dans une lettre à Claude Monet, Mirbeau se plaignait du caractère borné de la littérature, au regard des avancées contemporaines des sciences :

alors que les sciences naturelles [...] [vont] chercher, au fond des mers primitives, la mucosité primordiale, d'où nous venons, la littérature, elle, en

¹²⁷ *Ibid.*, p. 99.

¹²⁸ *Ibid.*, p. 134.

¹²⁹ *Ibid.*, p. 61.

¹³⁰ *Ibid.*, p. 248-249

¹³¹ Voir sur ce point, É. Roy-Reverzy, « D'une poétique mirbellienne : Le Jardin des supplices », *Cahiers Octave Mirbeau*, n° 3, Angers, mai 1996, pp. 30-45.

est encore à vagir sur deux ou trois stupides sentiments, artificiels et conventionnels, toujours les mêmes¹³².

Dans *Le Jardin des supplices*, l'écrivain s'efforce de s'égalier aux naturalistes en allant sonder les abîmes de l'âme humaine, là où celle-ci est indissociée du fait biologique brut : Clara, « fée des charniers, ange des décompositions et des pourritures¹³³ », est « la vie, [...] la présence réelle de la vie¹³⁴ ». La transformation de la putréfaction en vie suscite la fascination de Mirbeau¹³⁵, qui ne cesse de rêver à la magie du fumier, comme dans *Dans le ciel*, où le personnage du peintre voit naître des formes de vie par génération spontanée dans le tas amorphe du compost :

Quand on cligne de l'œil, voilà que le tas s'anime, grandit, se soulève, grouille, devient vivant... [...] Des formes apparaissent, des formes de fleurs, d'êtres, qui brisent la coque de leur embryon... C'est une folie de germination merveilleuse, une féerie de flores, de faunes, de chevelures, un éclatement de vie splendide¹³⁶ !

Cette génération spontanée de la vie à partir de matière putréfiée, qui reconduit la vieille théorie de la *generatio ex putri*, permet donc de déployer une pensée esthétique et morale sur le vivant et la Nature, qu'il faudrait différencier de celle de Huysmans dans *À rebours*, même si le chapitre consacré aux fleurs de des Esseintes constitue un intertexte important du jardin des supplices. En effet, la contemplation par des Esseintes de sa collection de végétaux monstrueux, suscite, comme chez le narrateur du jardin des supplices, une méditation générale sur l'homme et le vivant : « Tout n'est que syphilis », pense alors des Esseintes, hanté par « la vision d'une humanité sans cesse travaillée par le virus des anciens âges¹³⁷ ». La vie a partie liée avec la maladie depuis les origines, et cette remontée aux sources de la vie s'opère à travers le modèle du virus vénérien, qui est la forme biologique du péché originel, à une époque où s'élabore le mythe médical de l'hérédosyphilis¹³⁸. Modèle pastorien donc de représentation du vivant, où la vie (y compris dans sa monstruosité) se transmet sous la forme d'un « inusable

¹³² O. Mirbeau à Cl. Monet, lettre du 25 avril 1890, *Correspondance générale*, Lausanne, L'Âge d'homme, 2005, t. II, p. 262.

¹³³ *Le Jardin des supplices, op. cit.*, p. 228.

¹³⁴ *Ibid.*, p. 250.

¹³⁵ Voir sur ce point, É. Roy-Reverzy, « Mirbeau et le roman : de l'importance du fumier », *Un moderne, Octave Mirbeau*, Eurédit, 2004, Mont-de-Marsan, p.97-106.

¹³⁶ O. Mirbeau, *Dans le ciel, Œuvres romanesques*, Paris, Buchet/Chastel, 2001, t. II, p. 88.

¹³⁷ J.-K. Huysmans, *À rebours* [1884], éd. D. Grojnowski, Paris, GF, 2004, chap. VIII, p. 128.

¹³⁸ Voir A. Corbin, « L'hérédosyphilis ou l'impossible rédemption. Contribution à l'histoire de l'hérédité morbide », Paris, *Romantisme*, n°31, 1981, p. 131-150.

héritage¹³⁹ » depuis la faute originelle commise au jardin d'Eden (*omne vivum ex vivo*). À ce modèle pastorien, Mirbeau oppose au contraire un modèle spontaniste de compréhension du vivant : la vie, qui a originellement partie liée avec le mal, provient de l'Eden lui-même, de la Nature, qui, Vénus monstrueuse, crée des formes vivantes à partir du charnier.

Étudiant la pensée alchimique, Bachelard a montré combien l'imagination scientifique pouvait être marquée par des schémas sexualistes (ce qu'il appelle dans sa typologie des obstacles épistémologiques l'obstacle de la libido¹⁴⁰) : selon lui l'alchimie « loin d'être une description des phénomènes objectifs, [...] est une tentative d'inscription de l'amour humain au cœur des choses¹⁴¹. » On pourrait étendre cette analyse aux théories biologiques sur la génération spontanée et voir dans le traitement littéraire de cette question une exaltation de cette part de l'imaginaire scientifique, où affleure la libido et où se « fond[ent] les images objectives et les désirs subjectifs¹⁴² ».

¹³⁹ À rebours, *op. cit.*, p. 128.

¹⁴⁰ Voir G. Bachelard, « Libido et connaissance objective », *La Formation de l'esprit scientifique*, Paris, Vrin, 2011, pp. 183-250.

¹⁴¹ G. Bachelard, *La Psychanalyse du feu*, Paris, Gallimard, Folio Essais, 1992, p. 62.

¹⁴² G. Bachelard, *La formation de l'esprit scientifique*, *op. cit.*, p. 225.